

dossier

Culture communale,
c'est fondamental





À l'heure où le ministre de l'Éducation nationale ne jure que par le lire, écrire, compter, respecter autrui, l'école doit se montrer bien plus ambitieuse dans ses enseignements pour former les citoyennes et les citoyens de demain.

Dossier réalisé par
Laurent Bernardi, Laurence
Gaiffe, Pierre Magnetto
et Virginie Solunto

Culture commune, c'est fondamental

À quoi ça sert l'école ? Voilà une question qui mériterait un micro-trottoir au JT de 20 heures en cette rentrée. Si les réponses pourraient s'avérer d'une grande diversité, il y a un point sur lequel vraisemblablement chacun et chacune s'accorderait, « l'école ça sert à apprendre ». Oui mais, à apprendre quoi ? Pour paraphraser Jules Ferry on pourrait dire que l'école doit enseigner aux élèves tout ce que nul citoyen ne saurait ignorer. Cette formulation laisse cependant une large interprétation à la définition de ce qui ne doit pas être ignoré et donc, de ce qui doit être enseigné pour former les citoyennes et les citoyens de demain. Depuis son arrivée au ministère, Jean-Michel Blanquer a clairement affiché sa vision. Il a mis en ordre de marche l'institution pour qu'elle se concentre sur les fondamentaux. Pour lui, ces derniers se résument au « lire, écrire, compter » et aussi, « respecter autrui », un socle *a minima* sur lequel l'élève doit s'appuyer pour avancer dans sa scolarité, devenir à l'âge adulte un individu social. Il ne faudrait pas minimiser les enjeux auxquels le ministre entend répondre. Nationales ou internationales, la plupart des études montrent que 20 à 30 % des élèves quittent le primaire sans maîtriser les attendus en français et en maths. À 15 ans, beaucoup sont encore en difficulté, par exemple en matière de compréhension de l'écrit (lire ci-contre).

LA CULTURE QUI PERMET DE LIRE, ÉCRIRE, COMPTER

Comment y remédier ? Les choix faits par le ministre ne semblent pas devoir apporter de recette miracle. La France est déjà un des pays de l'OCDE qui consacre le plus d'heures d'enseignement à ces disciplines. Faut-il encore rajouter alors que d'autres pays, qui en dispensent moins, obtiennent de bien meilleurs scores aux études PISA ? Peut-être faut-il regarder les choses



“Il s’agit moins de contenus d’enseignement que d’acquérir des formes de réflexions, d’usages du langage, d’analyse et de compréhension des textes et des phénomènes”



de connaissances, de compétences et de culture comprenant bien la culture commune à l'inverse du socle Fillon de 2005 conçu comme une sorte de SMIC culturel. En effet, si certains élèves arrivent à l'école avec déjà un bagage culturel en connivence avec l'école, d'autres, de familles les plus défavorisées, ont besoin d'outils. Face à la complexité à comprendre le monde, les questions posées ne relèvent pas d'une seule discipline. Ce n'est pas juste en faisant des maths qu'on arrêtera le réchauffement climatique, il y faut de la technologie, de la chimie, de la mécanique, de la sociologie, de la philosophie, du vivre ensemble et du collectif, des règles, de la créativité, de l'imagination... « *Si l'on veut que les enfants participent toutes et tous d'une même société. Il s'agit moins de contenus d'enseignement que d'acquiescer des formes de réflexions, d'usages du langage, d'analyse et de compréhension des textes et des phénomènes* », estime Elisabeth Bautier, spécialiste en sciences de l'éducation (lire page 17).

CONSTRUIRE DES RÉFÉRENCES COMMUNES

La question est de savoir comment font les PE dans leur classe. Sans doute par petites touches, en donnant du sens à certaines matières pour amener les élèves au-delà d'un savoir disciplinaire. Sans doute aussi en préparant des séances spécifiques sur certaines questions en atelier philo, en débat réglé, en histoire, en géographie. Là encore il n'y a pas de solution toute faite. Dans une école de Saint-Etienne (42), c'est en invitant des street-artistes à laisser leur empreinte sur les murs que l'équipe

permet aux élèves de construire des références communes, un vécu partagé (lire page 17). À Gérardmer (88) c'est en travaillant sur la mémoire et le patrimoine culturel local que l'école des Bas-Rupts crée du commun entre les élèves (lire page 18).

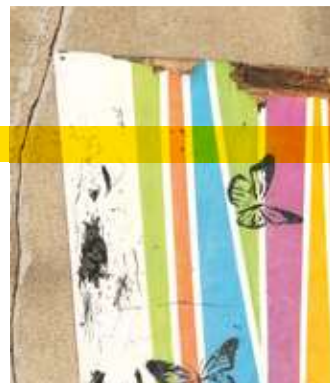
« *Est-ce que l'on va vouloir former des enfants ou des adultes "hexagonaux", qui n'apprennent que l'histoire de France, la littérature française ou est-ce que l'on veut former des humains qui vivent avec les autres sur la même planète ? Veut-on une école qui forme de bons petits soldats, des ouvriers qui ne la ramènent pas ou des citoyens ?* », interroge Roger-François Gauthier, inspecteur général de l'Éducation nationale (lire page 19), esquissant ainsi les véritables enjeux qui traversent l'école aujourd'hui.



UNE ÉCOLE À L'ÉTROIT.

Une école réduite au « lire, écrire, compter, respecter autrui » ? Voilà ce que le ministre Jean-Michel Blanquer n'a eu de cesse de répéter depuis son arrivée rue de Grenelle. Son but : flatter une partie de l'opinion publique en promettant via les médias et sans concerter la profession un retour de l'école à la papa. Ce pseudo âge d'or où les élèves déclamaient par cœur tables de multiplication ou conjuguaisons... Notes au B.O centrées grammaire, lecture, calcul, problèmes dès avril 2018, guide CP puis ajustements de programmes, animations pédagogiques uniquement français maths... voilà qui allait remettre l'école française à la première place des comparaisons internationales ! Pourtant, dans ces mêmes comparaisons, la France est déjà championne des « fondamentaux ». Avec 1 656 h consacrées à la langue, elle devance ses voisins et avec 900 h de maths elle est sur le podium. Quid des autres disciplines ? Le ministre n'en parle guère, si ce n'est, en musique, pour prôner une chorale dans toutes les écoles, là encore très cadrée !

autrement ; envisager la possibilité que l'école n'est pas simplement le lieu où l'on apprend à lire, écrire, compter, mais le lieu où l'on acquiert la culture qui permet de lire, écrire, compter. Vue sous cet angle, la finalité ne serait plus d'enseigner seulement quelques compétences instrumentales, mais de donner à l'école une ambition plus large : doter les élèves d'une culture commune. Alors, quelle culture commune ? À chaque alternance politique on assiste à une sorte de jeu de balancier (lire page 16). Pour réussir à l'école, l'horizon à atteindre est donc un socle commun



Socle ou culture, choisir les deux

Socle commun ou culture commune ? Derrière ces dénominations apparemment proches se cachent des approches radicalement différentes du rôle de l'école dans la société.

Pendant des décennies, le seul objectif de l'école française fut la réussite scolaire par la valorisation des enseignements académiques. Apparu avec la loi Fillon de 2005, le « socle commun des connaissances et des compétences » a introduit un « *Smic culturel* » comme le souligne Denis Paget de l'Institut de recherche de la FSU. L'objectif affiché était de correspondre aux compétences-clé européennes et dans les faits il entérinait une école à deux vitesses, où « *tout le monde aurait le socle et certains seulement la statue* », selon Philippe Meirieu pour qui « *Tout savoir doit être enseigné comme culture* ». En 2013, la loi pour la refondation de l'école, dite loi Peillon, part du constat de la persistance de la reproduction des inégalités sociales sur la réussite

scolaire et ajoute la notion de culture au socle tout en conservant le principe d'une base permettant à l'ensemble des élèves d'acquérir « *une culture commune, fondée sur les connaissances et compétences indispensables, qui leur permettra de s'épanouir personnellement, de développer leur sociabilité, de réussir la suite de leur parcours de formation, de s'insérer dans la société où ils vivront et de participer, comme citoyen, à son évolution* ». S'il est bien sûr important d'apprendre à l'école le lire-écrire-compter, il est tout aussi essentiel d'y dispenser une culture commune qui permette de combler les inégalités, rompre avec la hiérarchie sociale des savoirs, diversifier les centres d'intérêt, créer du lien, éveiller la curiosité et les questionnements de tous les élèves.

TOUT APPRENTISSAGE s'inscrit dans une histoire culturelle.



Le street-art, c'est school

Une école de Saint-Étienne (42) mise sur la rencontre avec les artistes.

C'est déjà presque la fin de l'année scolaire et pourtant l'activité bat son plein à l'école Chappe située en plein cœur de Saint-Étienne, classée REP. Une classe de CM d'une école voisine est venue visiter les œuvres originales et parfois uniques d'artistes de street-art que l'on peut trouver dans cette école-musée comme l'annonce sans fausse modestie sa page Facebook. Cela fait trois ans maintenant que Jérémy Rousset directeur de la maternelle a lancé ce pari un peu fou. Celui de faire venir *in situ* des street-artistes afin qu'ils et elles puissent réaliser des œuvres sur les murs de l'école. Oak-Oak, Jeff aérosol, Jérôme Mesnager, Ella&Pit, Nick Walker, Totipote, ou encore « *l'invisible artist* » Liu Bolin (photo p12-13)..., 27 au total, souvent de renom, de cet univers graphique font aujourd'hui partie du quotidien des élèves de la maternelle et de l'élémentaire adjacente qui a rapidement rejoint le projet. Aujourd'hui deux élèves-guides de CP ont la responsabilité d'accompagner le visiteur. Leur formation s'est faite lors de séances spécifiques en APC pour apprendre à conduire leurs hôtes, à répondre à leurs questions mais également « *à ne pas inventer d'histoires, lorsqu'ils ne se souvenaient plus* », explique en souriant Mélanie Mathieu, maîtresse de la classe des CP-CE1. « *Se faire expliquer le travail et les œuvres de Tania Mouraud par des enfants de cet âge à quelque chose de savoureux* », avoue Jérémy.

Chaque bout de couloir, recoin, cage d'escalier ou pièce collective de l'école offre



L'ENSEMBLE DES PROJETS est visible sur la page Facebook « école-musée Chappe »

son lot de surprises et d'émerveillement. Un véritable parcours sensoriel dans l'espace mais également dans le temps de scolarité des élèves qui permet à chacune et chacun de construire des références et de faire culture commune.

UNE CULTURE DES SENS

« Nous cherchons à construire un vécu partagé, comme une colonne vertébrale d'expériences et d'apprentissages, un appui pour toutes les activités langagières de la classe », explique Marie Pionchon, enseignante et formatrice sur l'école. Lettres d'invitations, écriture des cartels, textes explicatifs, vidéos de compte-rendu... ou encore éléction de la meilleure œuvre de l'année, autant d'objets qui permettent à l'équipe enseignante de travailler concrètement les compétences scolaires attendues à chaque niveau de scolarité. « Une question de sens », explique le directeur de l'école, « car entrer par la complexité, par des compétences de haut niveau c'est essentiel pour que les gamins de milieu populaire comprennent ce qu'ils font ici ». « Cette expérience a aussi insufflé du bonheur professionnel dans l'école », poursuit Jérémy. « La présence de l'artiste facilite l'accès à la compréhension globale de ce qu'est un message. Nous pouvons ainsi travailler avec les élèves sa permanence, son humour, sa jouissance, son intérêt propre, bien au-delà d'un travail de clapping de syllabes lors d'activités d'encodage ».

Et cette approche, l'équipe, les enfants mais aussi les familles en redemandent. Ils poursuivent leur démarche avec la venue de musiciens et de musiciennes de différents univers et rêvent également de parcours scientifiques au sein de l'école. En attendant, ils diffusent sur les réseaux sociaux en comptant sur la viralité pour que l'artiste Invaders, de renommée internationale, les entende et accepte à son tour de venir. Un joli défi !

3 QUESTIONS À...

« APPRENDRE À RÉFLÉCHIR »



Élisabeth Bautier, chercheuse en sciences de l'éducation.

1. QUELS SONT LES SAVOIRS NÉCESSAIRES À L'ÉCOLE ?

Les savoirs fondamentaux le sont, comme leur nom l'indique. Savoir lire, écrire et compter reste bien sûr absolument nécessaire mais ils ne sont absolument pas suffisants. Il n'est même pas sûr que ce soit un préalable pour permettre aux enfants de bénéficier des situations scolaires et d'apprentissage proposées par les enseignants. Ainsi la compréhension littérale d'un texte n'est pas inutile mais n'épuise pas toute la situation de compréhension que l'on attend d'un élève, comme la finalité ou la globalité d'un récit. Dans *C'est moi le plus fort*, de Mario Ramos il s'agit bien de comprendre que l'auteur veut montrer que le loup est très orgueilleux mais qu'il y a toujours plus fort que soi et pas seulement de relever les différents tableaux répétitifs de l'histoire. Aujourd'hui l'exigence scolaire est devenue plus grande. Il est essentiel que tous les enfants participent de réflexions et de raisonnements complexes mobilisant des savoirs pour pouvoir écrire, penser et réfléchir avec.

2.

ÇA COMPLEXIFIE LA TÂCHE DE L'ÉCOLE...

Bien sûr, mais c'est son rôle si l'on veut que les enfants participent toutes et tous d'une même société. Il s'agit moins de contenus d'enseignement que d'acquérir des formes de réflexions, d'usages du langage, d'analyse et de compréhension des textes et des phénomènes. Il ne suffit plus de savoir les mêmes *Fables* de La

Fontaine, axiomes mathématiques ou de connaître les capitales. Ce que la société demande aujourd'hui c'est d'utiliser les différents savoirs pour raisonner, argumenter, justifier, élaborer. Or, savoir écrire ou parler en mobilisant des informations et des savoirs ne fait pas souvent partie des programmes, c'est pourtant ce qui est sollicité par la plupart des activités scolaires actuelles. La définition contemporaine de la culture commune scolaire dépasse la seule culture patrimoniale passée et présente pour inclure ces modes de réflexions et ce, dès la maternelle. L'école a aussi en charge d'apprendre à réfléchir et raisonner pour comprendre la complexité du monde et pouvoir s'y situer.

3.

COMMENT DOIT-ELLE S'Y PRENDRE ?

Commencer par travailler l'apprentissage de la lecture n'entraîne pas de différer d'autres apprentissages aussi complexes ; sinon, on prend le risque que certains élèves n'y accèdent jamais car ce n'est pas un élément de programme mais de formation de la pensée, de la réflexion. L'écart se creuserait plus encore entre eux et ceux que la socialisation familiale habitude à questionner, comprendre que les objets du monde sont aussi objet de questionnement et de compréhension des phénomènes qui les constitue, que la langue est objet de description et d'analyse. L'école doit construire chez les élèves qui n'ont que l'école pour ces habitudes de questionnement, d'objectivation du monde, sans lesquelles les savoirs scolaires deviennent sans intérêt et sans saveur. L'ensemble des enfants, même de REP, y accèdent, si on les y conduit. C'est « seulement » une exigence à avoir de manière systématique et qui peut rendre passionnant le métier enseignant.



De l'eau à leur moulin

Les élèves de l'école des Bas-Rupts à Gérardmer dans les Vosges (88) ont enquêté sur le patrimoine humain et culturel de leur village. Le fruit de leur travail a été exposé en juin avec celui de douze autres classes à Épinal.

Le projet « *Moulins et machines au fil de l'eau* » que proposaient en septembre les Archives départementales des Vosges avait de quoi séduire Anthony Curien, le maître de la petite classe de CE-CM de l'école des Bas-Rupt à Gérardmer. Les nombreux cours d'eau de ce département montagneux furent pendant de longues années la seule source d'énergie au développement de l'activité humaine. C'est donc par une étude de la cartographie des ruisseaux autour de l'école nichée aux pieds des pistes que les recherches ont commencé. « *Après on a fait une enquête pour recenser toutes les machines implantées ici et qui fonctionnaient à la force hydraulique* », explique Margaux. Et juste à côté du village, ils découvrent que le Bouchot alimentait à la fin du 19^e siècle la turbine d'une usine à lacets. En novembre, une visite aux archives permet de préciser les choses. « *On a trouvé une lettre de Monsieur Creusot, le directeur de l'usine qui écrit au préfet en 1890 pour avoir l'autorisation de modifier le moteur de la turbine* », poursuit Basile. Les recherches ont permis de voir qu'il n'y avait pas de moulin sur les Bas-Rupt mais des turbines ou des roues à aubes, certaines

pour l'usage des fermes et d'autres pour fournir l'énergie aux onze scieries qu'a

compté le village avant de toutes disparaître. « *Mon grand oncle connaissait quelqu'un qui travaillait dans l'usine de lacets* », témoigne Nestor qui a interrogé Dada, 80 ans, la mémoire des Bas-Rupts. La collecte de documents d'archives dans les familles, photos, lettres permet de dessiner l'histoire du village. « *On a vu une carte postale des années 20 où tous les ouvriers étaient partis en vacances* », raconte Agathe, dont l'arrière grand-mère qui a près de 100 ans, a elle aussi connu des ouvriers de l'usine.

FAIRE DU LIEN

L'enseignant fait le lien avec les sciences mais aussi l'économie du petit territoire. Pour mieux comprendre le fonctionnement des turbines les élèves visitent celles installées au Kertoff et apprennent qu'elles fournissent de l'électricité à la ville de Gérardmer, qui la revend ensuite à EDF. La scierie traditionnelle de Lançoir, désaffectée et gérée désormais par une association, leur permet de redécouvrir un haut-fer et le travail des « *sagards* » (scieurs en allemand) que beaucoup de leurs aïeux ont pratiqué. L'arrière grand-père de Basile maniait même la « *schlitte* », sorte de grosse luge pour descendre le bois de la montagne. Aline de son côté, évoque la tourbière que sa famille possédait au temps où la tourbe était utilisée comme combustible. Elliott, lui, complète le tableau, en rappelant qu'avant, ici, il y avait « *des usines textiles et des usines de blanchiment* ». Beaucoup de recherches et des échanges intergénérationnels qui auront permis aux élèves une plongée, un peu nostalgique, dans leur patrimoine culturel local.

en bref

ÉDQUER AU PATRIMOINE

Un dossier de l'Ifé (Institut français de l'éducation) intitulé «Éducation au patrimoine : mémoire, histoire et culture commune » (n 72) donne des clés de connaissances et de valeurs partagées. Un outil d'éducation à la citoyenneté et d'éducation artistique et culturelle.

[HTTP://VEILLE-ET-ANALYSES.ENS-LYON.FR](http://veille-et-analyses.ens-lyon.fr)

LA MUSIQUE PRIME

Le site *Musique Prim* met à disposition des œuvres musicales avec des fiches pédagogiques. Le site permet, dans le cadre de l'histoire des arts et de l'éducation musicale, de fournir des références culturelles aux classes avec des écoutes musicales d'œuvres allant du Moyen-Âge à nos jours.

[HTTPS://WWW.RESEAU-CANOPE.FR/MUSIQUE-PRIM/ACCUEIL.HTML](https://www.reseau-canope.fr/musique-prim/accueil.html)

CONTES MULTILINGUES SONORES

Le CASNAV de l'académie de Strasbourg propose une série de contes et d'albums jeunesse de référence traduits en diverses langues (allemand, turc, russe, arabe, roumain...). Des traductions audio et transcrites qui permettent à la fois de valoriser la langue d'origine de chaque élève mais aussi d'en faire du commun.

[HTTPS://WWW.AC-STRASBOURG.FR/PEDAGOGIE/CASNAV](https://www.ac-strasbourg.fr/pedagogie/casnav)

“Se débrouiller dans la complexité du monde”



Définir les finalités de l'école est un acte éminemment politique, rappelle Roger-François Gauthier

QU'EST-CE QUE CONSTRUIRE UNE CULTURE COMMUNE À L'ÉCOLE ?

ROGER-FRANÇOIS GAUTHIER :

Toute société a ce besoin d'un certain nombre de savoirs et de références communes pour se comprendre. C'est fondamental pour que l'échange soit possible. Et ce substrat commun doit être fondé sur des savoirs, pour rendre objectivable le monde, plutôt que sur des idéologies, des croyances, ou des superstitions. Une culture est ce rapport au monde, instruit par l'éducation, quand les savoirs se mettent à faire sens, à la fois pour m'aider à comprendre le monde et me permettre d'y agir. Mais il ne s'agit pas de viser une culture unique, une « culture d'État » ! En France, nous tenons encore à ce « commun » mais l'idée est loin d'avoir le vent en poupe actuellement dans le monde. Pour des raisons idéologiques, ultralibérales ou religieuses, beaucoup ne veulent pas que les savoirs de leurs enfants soient communs avec ceux des autres, bien au contraire !

D'OÙ L'IMPORTANCE DE DÉFINIR CLAIREMENT LES FINALITÉS DE L'ÉCOLE ?

R-F.G. : Oui. Si l'on ne sait pas les finalités de l'éducation dans un pays, il est impossible de définir cette culture, et à plus forte raison des programmes. Est-ce que l'on va vouloir former des enfants ou des adultes « hexagonaux », qui n'apprennent que l'histoire de France, la littérature française ou est-ce que l'on veut former des humains qui vivent avec les autres sur la même planète ? Veut-on une école qui forme de bons petits soldats, des ouvriers qui ne la

ramènent pas ou des citoyens ? Ce n'est pas la même finalité, donc pas la même école. Or que l'école ait un projet culturel, comme on essaye de le définir, ça c'est une finalité, et c'est tout simplement révolutionnaire. Nous avons donc besoin d'un travail politique majeur, d'ouvrir le débat sur : de quelle culture veut-on doter les élèves ?

QUELS SONT POUR VOUS LES « FONDAMENTAUX » DE L'ÉCOLE ?

R-F.G. : Réduire les « fondamentaux » à lire, écrire, compter, avec même l'étonnant « *respecter autrui* », comme Jean-Michel Blanquer le propose est proprement scandaleux. Sur le chemin qui mène vers la culture, il faut bien sûr des procédures automatisables comme le décodage ou les opérations arithmétique-

Veut-on une école qui forme de bons petits soldats, des ouvriers qui ne la ramènent pas ou des citoyens ? Que l'école ait un projet culturel, c'est tout simplement révolutionnaire

tiques. Il est important que les élèves les maîtrisent pour se libérer l'esprit au profit d'activités plus créatives. Mais ce qui ne devrait être qu'un moyen vers des apprentissages plus élevés devient une finalité. Ces « fondamentaux » sont d'ailleurs très incomplets « parler », par exemple, « apprendre à vivre avec autrui »,

ce n'est pas fondamental ? Mais surtout, il y a derrière l'idée que les enfants du peuple s'en contenteraient tandis que ceux de l'élite, en famille ou à l'école, auraient droit à des nourritures culturelles nettement plus ambitieuses. Les fondamentaux, c'est l'exigence de culture commune qui aide nos élèves à se débrouiller dans la complexité du monde. Et nous ne pouvons que constater des absences criantes, comme la psychologie ou le droit. Mais surtout, ce qui est « *fondamental* », c'est que chacune des disciplines enseignées se dote d'une approche critique. Pourquoi l'humanité s'est-elle embarquée dans ces savoirs ? Quel sens font-ils ? Il est ainsi aberrant qu'on enseigne les mathématiques sans amener les élèves à réfléchir aux splendeurs et misères du monde algorithmique : le big data, l'intelligence artificielle...

COMMENT FAIRE AVEC DES PROGRAMMES QUI VARIENT À CHAQUE ALTERNANCE POLITIQUE ?

R-F.G. : Cette valse des programmes est lamentable. Dans bien des pays, les programmes ne relèvent pas seulement de la loi, ils ne peuvent pas être bougés par les dirigeants qui se succèdent. Mais en France c'est une obsession de la plupart des ministres : même le « socle commun » qui pouvait prétendre à quelque pérennité, et bien cela n'a pas ému grand monde que Jean-Michel Blanquer le remette aussitôt en chantier. Cela devrait être une question traitée différemment en droit constitutionnel. Les programmes sont des actes politiques qui engagent le long terme, il faut les déconnecter de la décision au jour le jour de ministres qui ne sont que de passage.

BIO

Roger-François Gauthier, a été professeur de lettres, inspecteur général et membre du Conseil supérieur des programmes. Dans son dernier ouvrage, « *Crise des programmes scolaires - Vers une école de la conscience* » (Berger-Levrault, 2019), il insiste sur le fait qu'une école qui n'est pas au clair sur ses finalités ne peut pas réussir.